

Quelle est part du maître ? Quelle est part de l'enfant ?

— « Si vous nous enlevez « les bêtes qui parlent », les fées et les lutins, que restera-t-il pour alimenter l'inspiration de ceux de nos enfants qui se risquent à faire de longs textes pour *La Gerbe* et *Enfants* ? Pour créer, l'enfant est bien obligé de s'inspirer de ce qu'il a entendu dans les veillées et de ce qu'il lit dans les journaux d'enfants. On ne peut pas toujours faire du neuf et j'avoue bien humblement que je me sens incapable d'orienter l'imagination de mes élèves dans quelques directions nouvelles étrangères aux vieux thèmes de la fable ou du conte. »

Depuis que l'homme a su articuler des sons pour en faire un langage plus complet et plus profond que le geste, il a certainement eu recours aux « bêtes qui parlent », aux bons et aux mauvais génies pour se les rendre propices ou pour charmer ses loisirs.

La fable était une manière imagée de moraliser et de philosopher; le conte, une occasion agréable de charmer l'imagination et d'aller au-delà de la réalité, de chercher bien souvent un dédommagement à la vie trop difficile. Ça et là, au cours des longues journées, l'homme a eu toujours des loisirs pour s'abandonner à la méditation et au rêve et c'est cette méditation, c'est ce rêve que nous voudrions retrouver dans les écrits de nos enfants. Au-delà du détail réel, il y a sa résonance. Derrière le mot exact, la phrase écrite, devrait se profiler la personnalité qui leur a donné vie.

Un texte devrait être aussi profond, aussi vivant que l'expression d'un visage. Il devrait naître des mêmes sources et apporter la même

me chaleur, le même charme. Ce serait pourtant facile : regardez comme les textes du jour, morceaux de vie, cueillis d'une plume alerte portent, avec eux, l'empreinte des personnalités qui les créent ! Ici, la source jaillissante vient d'elle-même à la surface et nous en sommes rafraîchis. Même les travaux les plus ingrats portent dans leur technique exacte, la trace de l'émotion humaine, persévérante et sacrée.

Voici un passage sans prétention pris parmi des milliers :

PAPA MÈNE LE FUMIER

Papa a fait dans la neige un chemin à l'aide de la pelle et il a creusé un trou pour déposer le fumier...

Papa charge sa luge à l'aide d'un trident et tasse le fumier avec une pelle. Puis, il enfila la « bricole » et le voilà parti. Penché en avant, les bras un peu repliés, tirant de toutes ses forces, il plante les pieds dans la neige. Parfois il s'arrête, s'essuie le front (car la pente est assez forte) et il repart.

Ecole de Vallorcine (Hte-Savoie).

Rien de littéraire ici, pas de fioritures, la phrase nette contenant le détail précis suffit à nous faire sentir la peine des hommes.

Et si le malheur est le compagnon fidèle du travailleur, le cœur de l'enfant sait en prendre son compte :

UN ACCIDENT

Jeudi dernier, il y a eu un accident à la fosse de la Navelle. Le petit Alfrad Douchement, qui avait quitté l'école l'année dernière, était assis sur le bord d'une benne. Il entendit un petit bruit, il regarda et voulut se sauver. Un gros grès tomba sur lui : il avait les deux jambes écrasées... Un vieux mineur qui était avec lui prit son pic, le mit sous le grès et le souleva. Alors, il prit le petit Douchement. On le remonta dans une benne et on l'emmena au médecin. Là, on lui coupa une jambe. Douchement demanda après sa sœur. Quand elle arriva, il dit tranquillement : Bonjour ! Il dit à sa mère qu'il n'ira jamais plus à la mine.

FERNAND BROUILL, La Mine et les Mineurs, Ecole de Lourches (Nord).

Telle est l'émotion vécue

Dans les récits d'invention pure, nous travaillons dans un autre domaine. La source reste nappe souterraine. Les bouillonnements n'affleurent plus à la surface. Le détail inventé remplace le détail précis ou la chose sentie. Le chemin fait plus de détours, il est moins direct, moins franc.

En lisant ces récits inventés, qu'il s'agisse d'aventures de bêtes, de contes merveilleux, de récits de voyages, on est frappé par leur monotonie. Tous les textes se ressemblent

par leur impersonnalité, leur manque de chaleur. Nous n'avons plus ici la bonne veine, la belle sève qui monte du cœur de l'enfant.

L'écolier de 10 à 13 ans prend cependant plaisir à écrire des récits. Il lit de même avec grand intérêt les productions semblables aux siennes où il retrouve les mêmes formes, le même esprit. Dans les nombreux journaux pour enfants, il ne risque point d'améliorer son genre mais bien plutôt de le vulgariser davantage même si par ce commerce il arrive à améliorer sa syntaxe et à accéder à une certaine facilité.

C'est dans les bêtes qui parlent que les dégâts sont les plus grands. Nous avons dit déjà combien parler pour ne rien dire c'est faire du travail sans intérêt. Bêtes et gens, dans la vie, vont et viennent avec des gestes, des actes qui appartiennent à toutes les créatures mais, vues de près, elles ont des différences d'espèce dans leur comportement et, en profondeur, elles ont plus encore des différences de personnalité qui font leur valeur. Si nous essayions méticuleusement de scruter ces différences personnelles, si nous prêterions une curiosité attentive à l'aventure intime des créatures, je crois que nous pourrions renouveler le genre et rendre original ce qui était tout d'abord banal et terne.

Revenons encore à notre « Petit chat qui ne veut pas mourir » et qui est comme le modèle des bêtes qui parlent.

Qui ne sent que dans sa vaste aventure, ce petit chat méditatif et doux, ce qui porte en lui toute l'angoisse de la vaste expérience humaine ? Ses maux sont de ceux que connaissent les hommes : la maladie, la méchanceté humaine, l'approche de la mort épandent autour de sa frêle figure une invincible mélancolie. Son âme nostalgique, déjà indifférente au grand monde, flotte entre vie et trépas :

Qui sait les tristes choses qui roulent dans sa tête de chat ?

Il ne les dit à personne.

Pas même à son ami Papillon.

C'est l'aventure intime de cette âme de petit chat que l'enfant et le Maître ont su se passer de main en main sans en ternir le velours. Nous voyons la petite créature meurtrie s'enfoncer progressivement dans le mutisme des pensées irrémédiables et le silence tisse le linceul qui ensevelit la sagesse des bêtes qui vont mourir.

C'est une grande et belle chose

Pourrait-on faire aussi bien ?

On ne peut d'avance préjuger de la qualité d'un récit qui n'a point encore vu le jour mais, enfin, il nous semble qu'en revenant puiser sans cesse à la source de l'émotion pure, on pourrait faire émouvant et vrai à la fois.

Parmi nos Nos d'Enfantes, il y en a un

qui, après le petit chat, a peut-être le plus de succès, c'est « Six petits enfants allaient chercher des figues ». Ici, pas la moindre invention. C'est, pourrait-on dire, le simple itinéraire suivi par les petits chercheurs de figues et la maman :

Le récit, si précis par certains détails, est à ce point anonyme que, même le nom des enfants, à l'exception du plus petit, n'a pas été mentionné. Et cette omission est peut-être, à vrai dire, la part du Maître qui avait, lui, l'avantage d'être une maman sensible plus que tout autre à l'aventure de sa nichée. Si elle restait en apparence indifférente à l'effort du petit « Sidi » portant ses manteaux, c'est qu'elle voulait suivre pas à pas, l'aventure intérieure de l'héroïsme de l'enfant et c'est qu'elle savait aussi que pour finir, le plus petit, le dernier aurait la meilleure part, celle de la postérité dont il traçait le chemin à chaque pas de ses lourds sabots :

Les autres galopèrent au loin, en poussant des cris joyeux. Lui portait les manteaux, trois manteaux, et encore il portait son mal au ventre qui était comme un autre manteau, plus lourd que les autres ensemble...

Il pensait à une chaise pour s'asseoir, à une tasse de tisane, à son lit pour dormir... Il pensait que ce soir il ne mangerait pas de figues. Peut-être il n'en mangerait plus de cinq ans...

Si nous regardions vivre l'enfant de plus près, nous découvririons d'innombrables prétextes à écrire et surtout, à bien écrire. C'est parce qu'elles vivent très près de leurs tout petits que les directrices d'Écoles maternelles et enfantines nous envoient les meilleurs récits dans lesquels on sent présente, toujours, l'âme de l'enfant. On peut alléguer, bien sûr, que de 4 à 7 ans, nos jeunes écoliers apportent l'esprit le plus original, la sensibilité la plus vive à cette contribution littéraire.

C'est exact, certainement. Mais cette constatation n'explique pas l'insuccès des plus grands classes. L'enfant, avons-nous dit déjà, devient écolier et s'intéresse plus à l'acquisition qu'à l'expression même de sa personnalité. Le Maître n'est-il pas un peu responsable de cette orientation fâcheuse ? N'a-t-il pas perdu, lui aussi, l'habitude de sentir vivre ses élèves pour se dépenser sans compter à leurs acquisitions scolaires ?

L'enfant des cours moyen et supérieur a, lui aussi, son aventure intime qu'il serait passionnant de suivre et de recueillir.

Qu'on relise les pages si émouvantes et simples de Maria Sabatier, près de laquelle nous revenons encore prendre une de nos meilleures leçons. Pas d'invention ici non plus, des morceaux de vie découpés dans le vif d'une existence quotidienne, mais dont l'émotion, à fleur de peau, circule dans l'âme généreuse de la jeune paysanne :

UNE CHATTE EFFRONTÉE

Un soir d'été, après avoir veillé longtemps, j'étais bien contente d'aller me coucher.

Oh ! surprise et colère ! Quand j'ouvris mes draps, je vis trois bêtes : deux petites et une grosse. C'était Pauline qui était venue faire ses chats dans mon lit...

Moitié triste, moitié contente, je disais : Mes amis, qu'il faut avoir du malheur ! Vous autres, vous étiez bien ; mais moi, j'ai bien sommeil et il faut que je change mes draps que vous avez salis.

Dans l'armoire, je pris la couverture qui m'avait enveloppée quand j'étais petite. Je la pliai en deux et j'y couchai les nouveaux-nés.

Le lendemain, je me levai de bonne heure pour voir s'ils n'étaient pas morts. Tout allait bien.

Cet émoi de la maternité qui peche avec sollicitude Maria Sabatier sur la nichée de petits chats, sur la vache qui vole, cette pitié qui l'incline vers toute bête souffrante et vers la peine des hommes, ces frissons qui l'agitent à l'arrivée du renouveau, c'est l'aventure intime qui s'est spontanément offerte et que le Maître a consacré. Il n'en fallait pas plus pour réaliser un petit chef-d'œuvre.

L'aventure intime, ce n'est pas forcément le sentiment ou l'émotion rares ou compliqués, mais c'est encore moins le sentiment et l'émotion exprimés comme tout le monde. Il faut, redisons-le encore, saisir « l'angle de prise de vue », la lumière qui transfigure et magnifie. Il faut remonter à la source.

Où mais comment retrouver la source ? Il y faut la baguette subtile du sourcier et peut-être le don qui est le privilège rare de quelques-uns ?

Nous travaillons, il faut le reconnaître, sur une matière assez subtile et il sera puéril d'espérer trouver une bonne recette qui nous permette d'accommoder la mauvaise prose en belle littérature.

Mais enfin, il semble que l'on puisse au moins sentir le morceau prometteur qui peut devenir tout naturellement le morceau de choix.

Voici par exemple trois façons de parler d'une vache :

I

Le soir, après l'école, j'aide souvent mon père à porter la collation au bétail. J'aime bien la donner à ma vache. Elle attend, elle me regarde. Elle a l'air content et semble me dire merci.

II

Rousetta regardait le paysage. Dans ses yeux gris aux longs cils, les sapins se reflétaient en noir et le ciel et les prés verts faisaient scintiller la prunelle comme un joyau.

Calmement, la bonne vache ruminait et la

beauté du matin lui entraît par les naseaux, par les yeux, par tout son être qui s'agitait de frissons imperceptibles.

III

Dans les soirs d'été, on la voyait, la bonne vache rousse, regardant de ses gros yeux étonnés vers le porc folâtre se vautrant dans le purin ou plus loin, vers le clocher de l'église élançé sur le fond vert d'un bois de sapin en pente et, plus loin encore, là où les prairies s'indéfinissent rose, mauve fondu, vers le ciel pacifique.

De la phrase terne qui exprime le geste familier, à l'expression aisée qui dit la réalité émue et l'évasion du rêve il y a, on le voit, des angles divers de prise de vue dont quelques-uns sont révélativement avantageux. Il suffit de mettre la main dessus et de choisir la bonne lumière...

(à suivre.)

E FREINET.